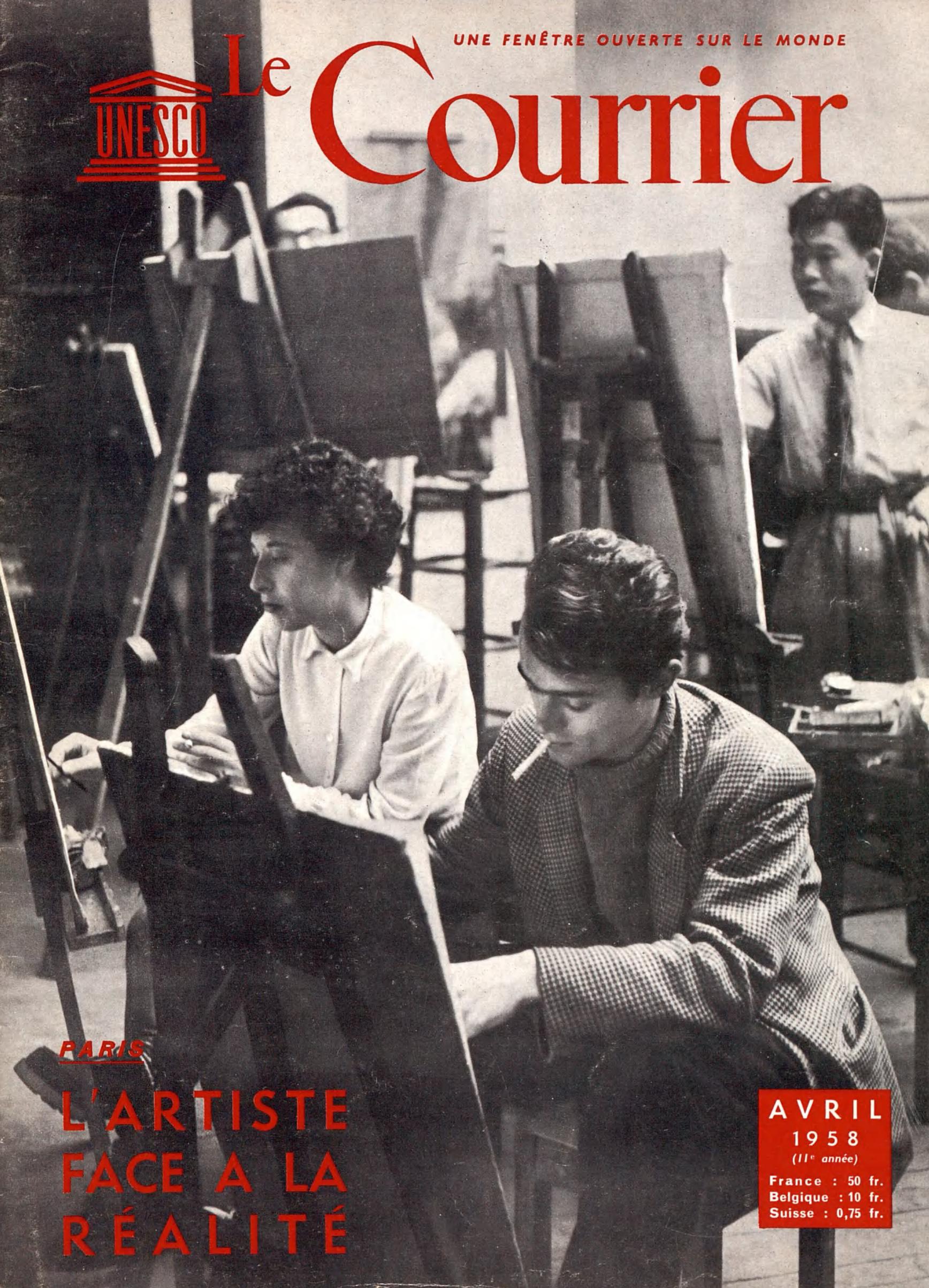


UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le Courrier



PARIS

L'ARTISTE
FACE A LA
RÉALITÉ

AVRIL

1958

(11^e année)

France : 50 fr.

Belgique : 10 fr.

Suisse : 0,75 fr.

Pour que l'Occident puisse lire l'Orient (et vice-versa)

par Robert L. Collison

On serait facilement tenté de considérer l'*Index translationum* comme une simple bibliographie. Il se présente, en effet, sous l'aspect d'un ouvrage de ce genre, et ce sont des renseignements bibliographiques qu'y cherchent l'immense majorité des usagers. Les bibliothécaires des services de référence remettent volontiers l'*Index* aux lecteurs qui désirent savoir si tel livre existe en traduction, et ils y puisent fréquemment eux-mêmes certains renseignements tels que le titre original des œuvres traduites. A ces diverses fins, l'*Index* constitue un merveilleux instrument de travail, dont les listes déjà imposantes s'allongent chaque année et ne tarderont pas à englober la littérature du monde entier. S'il n'était donc que cela, il n'y aurait aucune raison de lui faire une place à part parmi tant d'autres excellentes bibliographies internationales dont nous disposons actuellement.

Mais, utiliser l'*Index translationum* uniquement comme on utiliserait une bibliographie des ouvrages consacrés à l'iodo, à la gérontologie ou à la généalogie serait, toutefois, méconnaître entièrement l'intérêt qu'il présente, comme document humain, du point de vue des échanges culturels, dont l'importance ne cesse de croître. L'histoire de la traduction n'a jamais été convenablement écrite, et il est même possible que ce soit une tâche irréalisable. Qui

pourrait, en effet, mesurer l'influence d'une idée, ou établir avec rigueur une courbe illustrant comment cette influence s'affaiblit à mesure que s'allongent les délais de transmission ? Telles sont les réflexions qui viennent à l'esprit lorsqu'on feuillette l'*Index* et qu'on voit combien peu d'ouvrages sont traduits peu après leur parution.

Mais il y a plus encore. Si certains livres privilégiés sont immédiatement traduits en plusieurs langues, il peut arriver, néanmoins, que leur champ linguistique demeure limité géographiquement. L'*Index translationum* pour 1953 nous apprend, par exemple, qu'au bout d'un an *Naufragé volontaire*, d'Alain Bombard, avait déjà été traduit du français en neuf autres langues (danois, néerlandais, anglais, allemand, finlandais, italien, norvégien, espagnol et suédois) — succès qui paraît immense jusqu'au moment où l'on s'avise qu'aucune langue d'Asie ou d'Europe orientale ne figure dans cette liste. On trouvait dans une revue un tableau analytique des échanges culturels qui ont eu lieu, la même année, par voie de traductions, entre l'Asie et l'Occident. Dressé d'après l'*Index translationum*, ce tableau n'est pas complet, puisque certains pays n'y figurent pas. Il donne cependant une idée assez juste de la situation actuelle, et rien

Suite
au
verso

“Le Grand Meaulnes” a attendu 16 ans avant d’être traduit en anglais

ne porte à croire que l'étude d'autres années donnerait des résultats sensiblement différents.

Cette analyse montre que des traductions en diverses langues asiatiques — celles du Cambodge, de Ceylan, de l'Égypte, de l'Inde et de l'Indonésie — ont été faites à partir du polonais, du russe, de l'allemand, du norvégien, du grec ancien, du néerlandais, du français, de l'italien et de l'anglais. (Nous avons laissé le Japon de côté, car les 1299 traductions en japonais auraient faussé l'image que donnent de la situation les statistiques des autres pays.) On remarquera l'absence, parmi les langues énumérées ci-dessus, de l'espagnol et du portugais, qui sont pourtant utilisés non seulement dans la péninsule ibérique mais aussi dans toute l'Amérique latine. Cela signifie que l'Asie continuera à ignorer presque entièrement l'œuvre de grands romanciers contemporains de l'Amérique du Sud, tels le Paraguayen Gabriel Casaccia, le Colombien Eduardo Caballero Calderón et le Brésilien Mario de Andrade (1893-1945), qui est la grande figure du mouvement littéraire contemporain dans son pays.

Le monde occidental n'est d'ailleurs guère mieux en mesure d'apprécier la production littéraire de l'Amérique latine. Peu d'Européens connaissent le grand écrivain argentin qu'est Victoria Ocampo et ses travaux de critique littéraire sur Dante, Keyserling, Virginia Woolf, etc. Traduire un poète est sans doute une tâche particulièrement ardue ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour que l'on ignore, en dehors du monde de langue espagnole, des écrivains aussi éminents que l'Équatorien Jorge Carrera Andrade, l'Andalou Jose Luis Cano ou le Vénézuélien Miguel Otero Silva.

La situation est plus grave encore pour les langues d'Asie. L'analyse montre que l'Occident est avantagé dans les échanges culturels, car il peut lire en traduction de nombreux ouvrages, provenant de pays variés. Pourtant, tous les genres de livres sont loin d'être également traduits. Les préférences vont aux ouvrages anciens et aux œuvres de quelques écrivains remarquables, tels que Sri Aurobindo, Das Gupta, Tagore, Gandhi, Nehru, etc. ; en revanche, d'immenses domaines demeurent inexplorés. C'est ainsi que des poètes de langue télougou, comme Viresalingam, Guruzada, Nanduri et Devulapalli, ne sont connus en Occident que des spécialistes. Les poèmes de Kuo Mo-jo, l'actuel président de l'Académie chinoise des sciences, ainsi que les romans de Pa Chin, de Mao Tun et de Ting Ling, la plus célèbre femme de lettres chinoise, n'existent guère encore que dans leur langue originale, et l'Occident n'a pu lire ni la *Femme aux cheveux blancs* (pièce écrite en collaboration par divers membres de l'Académie Lu Hsun de Yen-an), ni *Jeholiah et sa solitude*, que Taghi Mudarasi a récemment publié à Téhéran.

Mâle et Focillon sont presque inconnus de ceux qui ne savent pas le français

C'est en 1930 que Musil, longtemps méconnu en Autriche, sa patrie, autant qu'en Allemagne, écrivit son roman *Der Mann ohne Eigenschaften*, dont la traduction anglaise n'a commencé à paraître qu'en 1953. Bien que cette traduction ait été chaleureusement accueillie et ait remporté un certain succès littéraire, son influence n'est guère comparable à celle qu'exerça la traduction de Proust par C. K. Scott Moncrieff, que les lecteurs de langue anglaise eurent entre les mains peu après la parution de l'œuvre originale. Le succès du *Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, qui dut attendre seize ans avant d'être traduit en anglais, ne peut, de ce fait, se comparer à celui des œuvres de Kafka, que l'on put très vite lire dans d'autres langues. Cet état de choses n'a pas changé : les œuvres de Solomos, poète grec du XIX^e siècle, et celles de l'écrivain suisse Robert Walser (que ses compatriotes découvrent seulement aujourd'hui, à la faveur d'une réédition de ses œuvres) n'ont pas encore été traduites ; et c'est seulement maintenant que l'on traduit celles du réaliste danois Hans Kirk et du Letton K. Skalbe.

Cet état de choses n'est d'ailleurs pas particulier aux

ouvrages d'imagination. Dans le domaine de l'art, les œuvres d'Emile Mâle et d'Henri Focillon sont en grande partie inconnues de ceux qui ne savent pas le français. Hors de France, par exemple, même les spécialistes du moyen âge ignorent, pour la plupart, le remarquable *An mille* (Paris, Colin, 1952) où Focillon synthétise, avec la vigueur d'une remarquable érudition, l'état du monde en cette année apocalyptique. De même, dans les domaines plus pratiques de l'industrie et du commerce, des ouvrages tels que la *Geschichte der Goldschmiedekunst auf technischer Grundlage* de Marc Rosenberg (Francfort, Keller et Baer, 1910-1922, 4 parties), le *Traité de pisciculture* de Marcel Huet (2^e édition, Bruxelles, La vie rustique, 1953) et *Les Machines à imprimer depuis Gutenberg*, de Lucien Neipp (Paris, Club bibliophile de France, 1951), n'existent que dans la langue originale, les éditeurs pressentis estimant que ces ouvrages s'adressent à un public trop restreint pour qu'une traduction soit rentable.

“La Dame aux Camélias”, en Indonésie “Le Comte de Monte-Christo”, aux Philippines

La législation et le problème des droits de traduction expliquent en partie pourquoi la liste des traductions dans les langues asiatiques contient si peu d'ouvrages contemporains. En Indonésie, par exemple, il a paru en 1952 des traductions du *Last of the Mohicans* de Fenimore Cooper, de *La Dame aux camélias* de Dumas, de *Tarass Boulba* de Gogol, d'*Elephant Boy* de Kipling, des *Aventures* du baron de Münchhausen, de *Huckleberry Finn* de Twain, et de trois pièces de Shakespeare. Les seules œuvres modernes célèbres traduites la même année ont été *How to win friends and influence people* de Dale Carnegie, *The Devil and Daniel Webster* de Stephen Vincent Benet, et *The Big blonde* de Dorothy Parker. En 1952 également, les seules grandes œuvres traduites aux Philippines ont été *Le Comte de Monte-Cristo* de Dumas, *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo et les *Rubaiyat* d'Omar Kheyyam. En Inde ont paru des traductions de *What every woman knows* de Barrie, du *Pilgrim's progress* de Bunyan, des *Adventures of Tarzan* d'Edgar Rice Burroughs, de *l'Elegy* de Gray, du *Prisoner of Zenda* d'Anthony Hope, et de *Kidnapped* de Robert Louis Stevenson.

Il semble donc, d'après l'*Index translationum*, qu'il n'ait paru ces dernières années, dans les pays d'Asie, que peu d'œuvres passibles de droits d'auteur et peu d'ouvrages de caractère scientifique ou technique. Sans doute est-il judicieux, pour l'éditeur qui désire se constituer un fonds d'ouvrages commercialement « sûrs », de choisir des classiques qui soient déjà dans le domaine public ; mais les perspectives actuelles ne sont guère brillantes pour les auteurs contemporains. Si l'on admet qu'il ne paraît dans aucun pays, au cours d'une même année, plus de cinq ouvrages dont l'intérêt soit international, il est raisonnable de vouloir assurer à ces ouvrages, dans les plus brefs délais, autant de lecteurs que possible dans d'autres pays et sur d'autres continents. On se heurte ici à divers obstacles (juridiques, financiers, linguistiques) dont aucun n'est insurmontable : il suffirait d'un peu de bonne volonté et d'une coopération internationale suivie.

L'obstacle linguistique est cependant beaucoup plus sérieux. En premier lieu, les traducteurs sont partout assez rares et doivent faire face à de multiples difficultés. F. A. Rush donne une idée de celles qui ont trait aux dictionnaires (« Dictionaries and the translator », *International PEN bulletin of selected books*, mars 1955, p. 7 à 10) et fait remarquer que la plupart de ces ouvrages perpétuent une conception erronée du travail de traduction. Dans sa courte mais magistrale étude *A Arte de traduzir* (São Paulo, Edições Melhoramentos, 1954), Brenno Silveira oppose les exigences respectives de la traduction libre et de la traduction littérale. Il faut ajouter à cela les problèmes particuliers qui se posent forcément quand l'ouvrage à traduire est de caractère technique ou hautement spécialisé. D'autres difficultés proviennent de la brièveté des délais accordés aux traducteurs d'ouvrages d'actualité et de la rémunération insuffisante du travail de traduction.